



Stéphen les menait errer sur la rivière. — Page 390, col. 1.

La misère était si grande à Avignon, que chacun avait engagé quelque chose.

Si peu qu'eût engagé le plus pauvre, il se crut ruiné.

Le riche est ruiné pour un million, le pauvre pour une guenille.

Tout est relatif.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

SOUS LES TILLEULS

PAR ALPHONSE KARR.

— Des tilleuls ; et le tout sera fermé d'une haie d'aubépine et d'églantiers.

— Non, on est trop exposé aux regards importuns dans un jardin ainsi ouvert ; il faut représenter continuellement. J'aime mieux un grand mur.

— Alors il faudra tapisser le mur en dedans avec l'aubépine et les églantiers avec leurs petites roses si parfumées.

— De la vigne vierge et du houblon au feuillage d'un vert sombre ; de plus, au pied des arbres nous mettrons des fleurs rampantes, des pois de senteur avec leurs fleurs qui ressemblent à des papillons.

— Et, dans l'endroit d'où l'on découvrira un point de vue, un banc de gazon, juste assez large pour nous deux ; ce petit banc, nous l'entourerons d'arbustes et de fleurs : des lilas, des syringas, du chèvrefeuille, des rosiers et des jasmins, des violettes et du muguet, et des liserons.

— Au milieu du jardin, il faudra un petit bassin qui nous servira de vivier.

— Il faudra l'entourer d'un treillage à cause des enfants.

Cette idée, qui était échappée à Magdeleine,

émua les deux amants à un point extraordinaire. Magdeleine, pour cacher sa rougeur, se baissa pour ramasser une fleur qu'elle avait laissée tomber.

Stephen voulut la prévenir ; en se baissant, leurs cheveux se touchèrent, un frisson leur parcourut tout le corps ; on eût dit que c'étaient leurs deux âmes qui s'étaient ainsi touchées.

Quand ils furent plus calmes :

— Nous avons fait bien des projets, dit Magdeleine, et qui sait s'ils seront jamais réalisés ? l'avenir n'est pas à nous.

— Il est à nous si tu m'aimes ! s'écria Stephen ; s'il nous est contraire, je le vaincrai.

— Oh ! dit Magdeleine, je ne sais pourquoi j'ai peur. Nous sommes trop heureux.

Et ils devisèrent de la sorte encore quelque temps.

Stephen portait à ses lèvres la main de Magdeleine ; elle cherchait à la retirer. En se séparant, il déposa un baiser de feu sur son front ; elle devint toute tremblante et s'enfuit en lui laissant un regard de reproche.

XX

MAGDELEINE A STEPHEN.

Stephen, qu'avez-vous fait ? ce baiser, qu'il m'a rendue malheureuse ! que de reproches je me suis faits ! pourtant c'est vous qui l'avez surpris. Je suis si heureuse près de vous ! je m'abandonne à vous avec tant de confiance ! vous n'en abuserez pas ? Pensez à quoi vous nous avez exposés, si quelqu'un nous eût vus, je n'aurais plus osé me montrer, j'en serais morte de honte ; si vous saviez comme j'ai pleuré toute la nuit ! comme je me suis retracé toutes ces tristes images de déshonneur dont me parlait la tante qui m'a élevée ! je me sentais moins pure, j'osais à peine adresser ma prière à Dieu ; j'ai tant pleuré, j'ai tant prié, qu'il a dû me pardonner.

XXI

STEPHEN A MAGDELEINE.

Oui, qu'ai-je fait ? J'ai porté une affreuse blessure à mon bonheur.

Quoi ! vous ne pouvez me pardonner un baiser comme en donne un frère à sa sœur ? et pourtant, Magdeleine, si j'avais cédé à la fièvre qui me brûlait, c'est un baiser d'amour que je t'aurais donné.

Ce baiser, que je vous ai surpris, il me fait plus de mal qu'à vous ; ce n'est pas du bonheur : je vous ai surpris ce que vous deviez me donner ; ce baiser, qui courait dans mes veines comme du feu, il ne vous a pas émue, il vous a contrariée ; c'est comme un baiser que j'aurais donné au front de marbre d'une statue ou d'une morte ; il m'a glacé le cœur. Je n'en veux pas non plus, de vos baisers froids ; si j'avais su vous le surprendre, ce baiser ; si j'avais su que celle que je sentais respirer sur ma poitrine était calme et glacée ; que son cœur ne battait pas plus fort que d'ordinaire ; que son sang ne coulait ni plus chaud ni plus rapide ; que sa main dans la mienne ne tremblait que de peur, je l'aurais repoussée loin de moi comme un serpent. Ce que j'aime, Magdeleine, ce n'est pas votre corps, ce n'est pas votre esprit, c'est votre amour. Si vous ne m'aimez pas ou si vous m'aimez d'un froid et ridicule amour de salon, d'un amour qui ne soit pas toute la vie, ne me craignez pas, Magdeleine, je ne vous surprendrai pas de faveurs. L'amour n'accorde pas, encore moins il doit se faire dérober : Il donne, et il est heureux de ce qu'il donne.

Magdeleine ! Magdeleine ! vous ne comprenez pas l'amour ; il faut que je vous remercie du bonheur que vous m'avez accordé, car j'en ai eu plein mon cœur, je l'ai senti déborder ; il faut que je vous remercie, car ce bonheur, je vous l'ai surpris, vous ne l'avez pas partagé.

O Magdeleine ! au nom du ciel, un mot